

ZISTE ET ZESTE,

OU

LES IMPORTUNS,

F O L I E

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Par les CC. CAILHAVA et LEGER.

*Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du
Vaudeville, le Décadi 10 Fructidor, an 4^e., ou le
Samedi 27 Août 1796.*

A P A R I S,

Chez { Au Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.
les { Au Théâtre de Molière, rue Martin.
Libraires { A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n^o 44.

An V^e.

PERSONNAGES.

Mr. SERRÉ.

Madame SERRE.

ISABELLE, }

DUVAL, }

nouveaux Mariés.

SIMON, oncle de Duval.

JEANNOT.

SUZON.

LE NOTAIRE.

LE MAGISTER.

LE CHIRURGIEN.

ACTEURS.

CC. et Cnes.

Chapelle.

Duchaume.

Hélène.

Julien.

Vertpré.

Léger.

Molière.

Lenoble.

Roseval.

Clairville.



ZISTE ET ZESTE,

F O L I E

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente une Chambre.

S C E N E P R E M I È R E.

J E A N N O T , S U Z O N , *entrant en riant.*

J E A N N O T .

A H ! ah ! ah !

S U Z O N .

Ah ! ah ! ah !

J E A N N O T .

Convenez, Mamzelle Suzon, qu'on n'a jamais vu de noce aussi drôle que celle de mon maître et de votre maîtresse.

S U Z O N .

J'avoue qu'il est difficile de trouver un assemblage de figures plus plaisantes.

J E A N N O T .

Quoi qu'ça, le plus comique, c'est le chirurgien qui mange comme un poète.

S U Z O N .

Et le notaire, qui boit comme un orchestre....

A 2

J E A N N O T.

Et le magister , qui débite des vers comme un journal ...

S U Z O N.

Et monsieur et madame Serré , qui déjà s'admirent complaisamment dans la future postérité de leur chère Isabelle.

J E A N N O T.

Et le marié , qui tout en lorgnant amoureusement sa femme , s'impatiente de ce que les convives n'osent pas à s'en aller.

S U Z O N.

Il fait pourtant tout ce qu'il peut pour leur prouver la nécessité de la retraite.

J E A N N O T.

Il a raison. A sa place , j'en ferais bien autant.

S U Z O N.

Ces pauvres enfans ont eu assez de mal pour faire conclure leur mariage , pour ne pas voir avec plaisir que les importuns s'amuse à reculer l'instant du bonheur.

J E A N N O T.

Cependant , une heure plutôt , une heure plus tard. Qu'est-ce que cela fait ; car enfin c'bonheur-là , c'est d'lor en barre.

S U Z O N.

N'importe , mon ami.

A I R : *De l'Officier de fortune.*

En pareil cas , l'impatience
Est bien permise , en vérité.
Après plusieurs mois de souffrance ,
On soupire après la santé.
Long-tems battu par la tempête,
Le nautonnier , sans avoir tort ,
Maudit l'obstacle qui l'arrête ,
Quand il est prêt d'entrer au port.

J E A N N O T.

Je conviens que c'est désagréable : aussi, Mamzelle....

A I R précédent.

Lorsqu'un beau jour le mariage
Viendra nous unir tous les deux,
Je veux éviter l'étalage
Des importuns mal-encontreux.
Pour les écarter de la fête,
(Sur ça fiez vous à mes soins,)
Je sais un moyen bien honnête ;
C'est d'nous épouser sans témoins.

S U Z O N.

Le remède est infaillible.

J E A N N O T.

Ah ! ça , Mamzelle, dites-moi donc pourquoi on a pris tant de précautions pour que l'oncle de monsieur Duval ignore ce mariage ?

S U Z O N.

C'est madame Serré qui l'a absolument exigé. Ce monsieur Simon est une espèce de goguenard , dont elle a quelques raisons d'être mécontente : et c'est pour se venger de lui qu'elle a voulu le priver du plaisir, et de donner son consentement, et de se trouver à la noce.

J E A N N O T.

Et si le bon-homme se fâche ; s'il déshérite son neveu qu'est son unique héritier, croyez-vous que ça soit ben gai ?

S. U. Z O N.

On lui fera entendre raison.

J E A N N O T.

Tenez , Mamzelle , sauf vot' respect , je n'suis qu'une bête ; mais j'ai peur que c'te vengeance ne retombe sur le neveu. Monsieur Simon a beau être goguenard , espiègle , plaisant , tout ce qu'on voudra , il est oncle , et un oncle veut toujours qu'on respecte son autorité paternelle.

A 3

S U Z O N.

Laisse-moi tranquille avec tes frayeurs, et rentrons ;
on peut avoir besoin de nous.

J E A N N O T.

C'n'est pas la peine, car v'là la compagnie qui
vient par ici.

S C E N E I I.

M^r. et M^{de}. S E R R É , D U V A L , I S A B E L L E ,
L E N O T A I R E , L E M A G I S T E R , L E
C H I R U R G I E N , J E A N N O T , S U Z O N .

C H Œ U R.

A I R : *Chantons l'hymen, etc.*

CHANTONS l'hymen, chantons l'amour,
Ils embellissent ce séjour.
Chantons l'hymen, chantons l'amour,
Ils font les frais de ce beau jour.

M. S E R R É.

Aujourd'hui dans ma famille,
Je mets tout le monde en train.
(à Duval.) Je vous ai donné ma fille,
(aux Convives) Je vous ai donné mon vin.

C H Œ U R.

Chantons l'hymen, chantons l'amour, etc.

D U V A L , *aux Convives.*

Messieurs, messieurs, je vous ai beaucoup d'obli-
gation. M^r. le Notaire a passé mon contrat de mariage ;
M^r. le Magister, M^r. le Chirurgien ont servi de té-
moins ; vous avez bu à ma santé très-souvent et de très-
bon cœur, tout cela est au mieux ; mais ne vous apper-
cevez-vous pas qu'il est tard ?

L E C H I R U R G I E N .

Tard ! il n'est que minuit ! sandis, l'impatience bous talonne, monsu le marié. Je bous débine.

D U V A L .

Songez, mes amis, que j'ai les plus grandes précautions à garder pour tenir mon mariage secret : que je me suis marié sans le consentement de mon oncle, qui voulait me donner une autre femme.

Mad. S E R R É .

Tiens, mon gendre, ne me parle pas de ton oncle : je suis enchantée qu'il ne soit pas de la noce. Il m'a fait sept à huit malices que je ne lui pardonnerai jamais.

M. S E R R É .

Ma petite famotte a raison. Ton oncle est un mauvais plaisant, qui n'a jamais que des idées burlesques. Fi ! qu'il est ridicule à un campagnard de soixante ans, de faire le goguenard, l'espiègle, comme un petit clerc de procureur !

D U V A L .

Dites-en tout ce qu'il vous plaira ; mais je dois le respecter, parce qu'il m'a tenu lieu de père ; et je dois le craindre, parce que j'attends de lui toute ma fortune.

L E M A G I S T E R .

Silence ! Monsieur le marié me paraît avoir de l'humeur. Pour le réjouir, je vais lui réciter un épithalame charmant, que j'ai fait en son honneur.

D U V A L , à part .

Maudit soit l'importun !

L E M A G I S T E R .

Hymen, amour,
Réunissez-vous en ce jour,
Descendez.... descendez.... des...cen...dez.

M. S E R R É .

Et d'où voulez-vous qu'ils descendent ?

A 4

LE M A G I S T E R.

C'est ce que je cherche.... Descendez.... descendez....

LE N O T A I R E.

Eh bien, descendront-ils ?

(*Tout le monde éclate de rire.*)

LE M A G I S T E R.

Ne riez pas, messieurs, la fin était superbe.

D U V A L.

A I R : *Du Vaudeville du Chat perdu.*

Sur l'échantillon, je comprends
Que les vers étaient magnifiques.
On sait d'ailleurs, depuis long-tems,
Quels sont vos talens poétiques. (bis.)
De vos efforts, je vous sais gré;
Mais plein de l'ardeur qui m'enflamme,
Par ma muse mieux inspiré,
Je finirai l'épithalame. (bis.)

(*Il veut baiser la main à sa femme, Mad. Serré le retient,
et l'entraîne à part.*)

Mad. S E R R É.

Ah! ça mon gendre, il est juste que je te fasse la
leçon, ainsi qu'à ma fille.

D U V A L.

Ah! maman, graces pour aujourd'hui; demain tant
qu'il vous plaira.

Mad. S E R R É.

Mon gendre, point d'impatience. Vous avez tou-
jours été d'une vivacité, d'une pétulance, que rien ne
peut modérer. Ecoutez. (*Avec douceur.*) Je veux qu'Isa-
belle soit douce, complaisante, prévenante pour son
cher mari; qu'elle soit un petit mouton comme sa ma-
man. (*Avec aigreur.*) Mais jarnicoton !

A I R : *Des Réveries grecques.*

S'il t'osait contredire,
S'il usurpait l'empire,
Point de pleurs,

De douleurs,
De langueurs,
De vapeurs;
De ta maman suis l'exemple sage;
Donne-lui vingt soufflets,
Autant de camoufflets,
Arrache-lui les yeux, fais tapage.
Par excès de douceur,
Femme fait son malheur.
Qui veut n'avoir pas tort,
Doit crier le plus fort.

D U V A L.

Soyez tranquille, maman; je n'ambitionne pour empire que le cœur d'Isabelle.

I S A B E L L E.

Et moi, je ne veux régner que sur le tien.

Mad. S E R R É.

Je voudrais bien voir qu'il devînt inconstant; il auroit affaire à moi.

M. S E R R É.

Et à moi donc! Je lui ferais voir s'il fait bon se frotter à un ci-devant procureur. Un bon procès, morbleu....

Mad. S E R R É.

Le beau secret que vous employeriez là! Vous êtes un sot, M. Serré.

M. S E R R É.

Ma petite famotte a toujours le mot pour rire.

D U V A L, *vivement au Notaire.*

Monsieur le notaire s'endort.

L E N O T A I R E.

Pas du tout, je pense.

D U V A L.

Vous pouvez vous retirer, messieurs; sans façon, ne vous gênez pas.

LE CHIRURGIEN.

Monsu le marié a raison : il ne faut pas nous gêner , sandis ; et puisque nous sommes d'une noce , nous prétendons danser jusqu'au jour avec madame la mariée. Allons , une ronde pour commencer.

D U V A L , à part.

Le bourreau !

LE N O T A I R E .

Allons , M. Serré , un petit échantillon de votre vieille gaieté.

M. S E R R É .

Moi ! Allons , volontiers , mes amis.

R O N D E .

A I R : *Ah ! le cœur à la danse.*

La farouche Hortense à quinze ans ,
 Avait tant d'indolence ,
 Que rien ne put , pendant long-tems ,
 Vaincre sa nonchalance .
 Vainement en tapinois ,
 L'amour lui chanta cent fois :
 Ah ! le cœur à la danse ,
 Un rigodon ,
 Zig zag dondon ,
 La trop farouche Hortense
 N'entendit pas raison .

Pourtant survient par un beau jour
 Un amant jeune et tendre .
 A force de soins et d'amour ,
 Il sait se faire entendre .
 A la belle en tapinois .
 Il répète tant de fois :
 Ah ! le cœur à la danse ,
 Un rigodon ,
 Zig zag dondon ,
 Que la farouche Hortense
 Se met à la raison .

Plus il devient entreprenant,
Moins la belle est sauvage.
S'il se refroidit un moment,
Un coup d'œil l'encourage.
Plus l'amant épris dansait,
Plus la belle répétait :
Ah ! le cœur à la danse,
Un rigodon,
Zig zag dondon ;
Mais le galant d'Hortense
N'entendit plus raison.

LE NOTAIRE.

Bravo, M. Serré, bravo. Allons, à une autre.

D U V A L.

Mais, messieurs, oubliez-vous que cette chambre donne sur la rue ; que les voisins, au bruit que nous faisons, peuvent se douter de la vérité, en instruire mon oncle qui n'est qu'à trois lieues d'ici, et qui me déshériterait ?

LE MAGISTRE.

Mes amis, cette raison mérite quelque considération, et nous allons en conséquence, ...

D U V A L.

Vous retirer !

LE MAGISTRE.

Non. Nous allons danser dans une chambre plus éloignée. Primo, je m'empare de la mariée.

D U V A L, à part.

Euh ! le traître !

LE CHIRURGIEN.

Et moi de monsieur Serré, et de sa chère petite famotte.

LE NOTAIRE.

Et moi des bouteilles.

I S A B E L L E, *qu'on entraîne.*

A I R : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

Messieurs, je prétends, si je danse,
Avec mon mari commencer.

T O U S.

Tous deux assez long-tems, je pense,
Vous aurez loisir de danser.

I S A B E L L E.

A votre demande précoce, (*bis.*)

Je ne puis répondre aujourd'hui.

Femme au moins doit un jour de nocce
Ne danser qu'avec son mari.

(*Ils sortent en dansant, et en répétant le refrain de la Ronde. Simon avance la tête par une coulisse, et entre furtivement après la sortie des Convives.*)

S C E N E I I I.

S I M O N, D U V A L, J E A N N O T, S U Z O N.

S I M O N.

B O N, voilà mon fripon de neveu. Ecoutons.
(*Il se cache.*)

D U V A L.

Ils n'en auront pas le démenti. Les cruels ! Plus ils s'aperçoivent du chagrin qu'ils me causent, plus ils se font un barbare plaisir de l'augmenter.

S U Z O N.

Est-ce que monsieur ne vient pas danser ?

D U V A L, *avec humeur.*

A l'autre à présent. ... Suzon, Jeannot, vous êtes mes vrais amis.

J E A N N O T .

Oh ! monsieur, pour ce qui est d'ça...

S U Z O N .

Pour vous le prouver , nous allons bien danser à votre noce. Viens , Jeannot.

D U V A L .

Vous danserez une autre fois... Ecoutez , mes enfans ; vous pouvez me rendre un grand service. Toi , ma chère Suzon , vas dire à ma femme que j'ai à lui confier un secret de la dernière conséquence.

S U Z O N .

Oui , oui... (*Revenant d'un air malin.*) Gageons que je me doute à-peu-près...

D U V A L .

Eh ! pars , ma chère amie , je te donne gagné.

(*Elle sort.*)

S C E N E I V .

D U V A L , J E A N N O T .

D U V A L .

TOI, mon cher Jeannot, dès que ma femme sera sortie, fermes vite la porte de la chambre où sont mes importuns.

J E A N N O T , *riant.*

Ah ! le tour sera drôle ! (*Revenant.*) Not' maître , faut-il la fermer à double tour ?

D U V A L .

A triple , si tu peux.

J E A N N O T , *revenant.*

Not' maître ! quand je fermerons la porte à triple tour , faut-il que les importuns soyont dedans ou dehors ?

D U V A L .

Eh ! dedans , imbécille . Qu'il est bête !

J E A N N O T .

A I R : *De la Fanfare de St. Cloud.*

Depuis qu'auprès d'Isabelle ,
Votre femme en tout honneur ,
Tant de gens font sentinelle ,
Vous avez beaucoup d'humeur .
Mais j' devinons , je parie ,
Pourquoi vous endévez tant :
C'est qu' jamais j'n'avons envie
Que du bien qu'on nous défend .

D U V A L , *le poussant par les épaules.*

Maraud ! iras-tu où je t'envoie ? ... Tout le monde s'est donné le mot pour me désespérer .

S I M O N , *avançant un peu.*

Tu n'es pas au bout ; je ne suis pas ici pour rien .

D U V A L .

Comme le cœur me bat ! ... Suivons d'un peu loin , pour voir s'ils réussiront Je suis sur les épines .

S C E N E V .

S I M O N , *seul.*

L'ON ne m'a pas trompé ; voilà mon drôle marié sans mon consentement . Ah ! je lui apprendrai , je lui apprend Eh bien , que lui apprendrai-je ? A se démarier , le jour de ses noces ! . . . C'est encore

trop tôt. . . . Ma foi, puisque la folie est faite, il faut m'en amuser le mieux qu'il me sera possible. J'ai médité là, en l'écoutant, un tour de vieux malin, qui ne l'amusera pas à la vérité, mais qui me servira à éprouver son caractère et celui d'Isabelle, qui me vengera du procureur et de sa femme, et qui me divertira. Voilà l'essentiel; car enfin. . . .

A I R : *S'il faut quitter celle que j'aime.*

Faut-il à la mélancolie
S'abandonner à cinquante ans?
Sachons sur l'hyver de la vie,
Semer quelques fleurs du printems.
Si par fois l'ardente jeunesse
Vieillit par trop d'austérité,
Je sens que la froide vieillesse
Peut rajeunir par la gaité. (*bis.*)

Pour la faute qu'il vient de faire,
Quand je maltraiterais Duval,
Les cris, l'éclat et la colère
Ne remédieraient pas au mal.
Quoique l'aigreur soit le partage
De l'austère caducité,
Je sens qu'un vieillard à mon âge
Peut rajeunir par la bonté. (*bis.*)

Chut. Voici mon neveu. (*Il éteint les bougies.*)

S C E N E V I.

S I M O N , D U V A L.

D U V A L, *enchanté.*

J'AI vu Suzon qui parlait à sa maîtresse. . . . Elle va venir; je suis dans un enchantement! . . . dans une ivresse! . . .

S I M O N, *à part.*

Cela va se passer.

D U V A L.

Ah! messieurs les importuns, vous avez cru m'en donner à garder; mais je vous ai pris dans le piège que vous m'aviez tendu.

S I M O N, *à part.*

C'est fort adroit.

D U V A L.

J'entends quelqu'un...

A I R : *Près d'un ruisseau.*

Serait-ce toi,
Ma chère Isabelle?

S I M O N.

Oui, c'est moi.

D U V A L.

Moment plein d'appas,
Ton époux est dans tes bras.

S I M O N, *riant.*

Ah!

D U V A L.

Quoi! tu ris,
Tu me fuis?

De mes feux est-ce donc là le prix?

A l'instant du bonheur,

Mon cher cœur,

D'où naîtrait ta froideur?

Tu fuis en vain;

De baisers je couvre ta main.

Fortunés époux,

Que ce moment est pour nous

Doux!

Mais, ce n'est pas la main de ma femme... c'est celle
d'un homme. ... Jeannot, Suzon, de la lumière!

S C E N E

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, JEANNOT, *qui apporte de la lumière. Ils restent tous trois dans une attitude différente.*

D U V A L, *apercevant son oncle.*

A I R : *De la Bourbonnaise.*

DIEUX! quel destin m'accable!

J E A N N O T.

Quel objet effroyable!

S I M O N.

Ils ont cru voir le diable.

D U V A L.

Quel sort inconcevable
L'a conduit sur nos pas?

T O U S T R O I S, *avec une expression différente.*

Ah! ah! ah! ah!

D U V A L.

A peine je respire.

S I M O N.

Je l'entends qui soupire.

D U V A L.

Que pourrai-je lui dire
Pour sortir d'embaras!

T O U S.

Ah! ah! ah! ah!

B

D U V A L.

Je ne sais que lui dire
Pour sortir d'embarras.

S I M O N , J E A N N O T .

Voyons ce qu'il va dire
Pour sortir d'embarras.

} Ensemble.

S I M O N .

Allons gai, monsieur le marié. Qu'est-ce? Vous faites une triste mine.

D U V A L.

Mon cher oncle, je tombe à vos genoux.

S I M O N .

Vous plaisantez. Est-ce parce que vous êtes marié sans mon consentement? Bon! vous ne me devez pas le moindre égard.

D U V A L.

Je vous dois tout : je le sais ; mais enfin.

A I R : *La Comédie est un miroir.*

Si pour vous plaidait la raison,
L'amour plaidait pour Isabelle.
Je songeais que vous étiez bon;
Mais je songeais qu'elle était belle.
De tant de charmes transporté,
Mon cœur a, dans sa douce ivresse,
De l'oncle oublié la bonté,
Pour la beauté de sa maîtresse. (bis.)

S I M O N , à part.

Oh! le fripon! comme il en tient! (*Haut.*) Mais, Monsieur, ne voulais-je pas aussi vous donner une femme charmante, et qui sur-tout n'a pas été élevée à Paris comme votre Isabelle?

D U V A L.

Je le sais.

(19)

S I M O N !

Dites-moi , mon neveu ! Que diriez-vous d'un provincial , qui viendrait faire à Paris sa provision de vin ?

D U V A L .

Mais , mon oncle . . .

S I M O N .

A I R : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

Buveur , qui , bien franc et bien pur ,
Veut avoir le jus de la treille ,
Ici ne vient pas , à coup sûr ,
Chercher cette liqueur vermeille .
On le frelatte en ce pays ,
De cent manières on l'apprête :
Plus on le prend loin de Paris ,
Et moins il vous porte à la tête . } *Bis.*

A l'application , mon doux neveu .

D U V A L .

Ah ! si vous connaissiez la vertu d'Isabelle !

S I M O N .

Oh ! bien , je vous en félicite ; mais vous vous êtes passé de mon consentement , passez-vous aussi de mon amitié et de mon bien . Adieu .

D U V A L .

Ah ! mon oncle ; arrêtez .

S I M O N , *courant le théâtre.*

Non .

J E A N N O T .

Monsieur !

S I M O N .

Paix .

D U V A L .

De grace !

B 2

S I M O N.

Je suis outré.

J E A N N O T.

Un mot.

S I M O N.

Je suis furieux.

D U V A L.

Vous me désespérez.

S I M O N.

Vous êtes un ingrat, un mauvais cœur, un... que sais-je... (*Il part en riant.*) Courage. Je crois encore entendre feu mon père, quand il me grondait.

D U V A L.

Croyez que j'ai conservé pour vous tous les sentimens qui vous sont dûs.

J E A N N O T.

Oh! mon Dieu, c'est ben vrai; et toutes les fois qu'on dit ici du mal de vous, ce qui arrive souvent, il est toujours le premier à prendre votre parti.

D U V A L.

Veux-tu te taire, imbécille! ... Mon oncle, si vous doutez de mon respect, de ma soumission, de ma reconnaissance?

S I M O N.

Eh bien?

D U V A L.

Mettez-les aux plus fortes épreuves; vous me trouverez digne de vous.

S I M O N.

Bon; propos en l'air. Je gage que si j'exigeais la moindre bagatelle; oui, la moindre...

D U V A L.

Oh! que dites-vous; ordonnez.

S I M O N.

Il s'enferme. . . . Voyons : prends garde à ce que tu feras. Je vais te demander une simple complaisance : si tu me refuses, tu perds pour toujours ma tendresse et mon héritage.

J E A N N O T.

Son héritage ! Ah !

D U V A L.

Ordonnez, je vous le répète.

S I M O N.

Ordonnons donc. . . . Je dois partir demain.

D U V A L, *troublé.*

Vous voulez peut-être que je vous accompagne ?

S I M O N.

Non, non. Peste ! je ne suis pas assez cruel pour mettre trois lieues entre deux nouveaux mariés !

D U V A L.

Ah ! vous me rassurez. Que vous êtes bon !

S I M O N, *à part.*

Tu vas changer d'avis. . . . Je veux partir au point du jour.

D U V A L.

Vous voulez vous reposer ? Vite un lit pour mon oncle.

J E A N N O T, *courant.*

Un lit pour mon oncle ! un lit pour mon oncle !

S I M O N, *le retenant.*

Doucement : point de lit. Je ne veux pas me coucher, et j'espère que tu me feras compagnie.

D U V A L, *étonné.*

Moi ?

S I M O N.

Oui ; nous jaserons, nous ferons des contes plaisans. Vas, nous nous amuserons à merveille.

D U V A L , *embarrassé.*

Mon oncle !... Songez donc qu'un jour de mariage...

S I M O N.

Ne voilà-t-il pas ce neveu soumis, complaisant ?
Déshérité ; serviteur.

D U V A L , *d'un ton affectueux.*

Mon cher oncle , permettez-moi du moins d'aller
dire à ma femme que vous êtes ici, et que....

S I M O N.

Non pas, non pas. Nous sommes bien loin de compte.
J'exige , au contraire, que tu ne répondes aux person-
nes qui viendront, soit ta femme, soit tout autre,
que par un seul mot.

D U V A L.

Un mot , rien qu'un seul mot ?

A I R : *On compterait les diamans.*

A cet arrêt votre neveu,
Mon oncle , ne saurait souscrire.
Un mot , rien qu'un mot , c'est trop peu
Quand on en a tant à se dire.
Quelle idée on va concevoir
De la tendresse qui m'enflamme !

(Car enfin vous conviendrez)

Qu'un jour de noce on doit avoir
Plus d'un mot à dire à sa femme. (*bis.*)

S I M O N.

Et qui plus est, je veux moi-même choisir ce mot.

D U V A L.

Mon oncle , en vérité, vous avez des idées d'une
bizarrerie....

S I M O N.

Décide-toi.

D U V A L.

Et quel est ce mot ?

S I M O N , *à part.*

Il faut le choisir bien fou, bien extravagant, bien burlesque. La plaisanterie sera plus forte. . . . Ce mot plein de douceur, plein d'éloquence, c'est. . . .

D U V A L.

De grace, achevez.

S I M O N.

Tu vas l'admirer.

D U V A L.

Mais encore, quel est-il ?

S I M O N.

Ce mot, c'est. . . . Devine ?

D U V A L.

Eh ! mon oncle, par pitié !

S I M O N.

Eh bien, c'est. . . . Zeste.

D U V A L , *étonné.*

Zeste ! Mais, mon oncle, vous n'y songez pas ?

S I M O N.

Vous balancez ? . . . Serviteur.

D U V A L.

Un moment ! . . . Quel parti prendre ? (*à Jeannot.*)
Jeannot, fais-moi le plaisir d'aller dire à ma femme ce qui se passe.

J E A N N O T , *fort haut, en riant.*

C'est ben imaginé. J'allons l'y tout dégoiser : cela l'empêchera de s'ennuyer.

D U V A L.

Paix donc. Ah ! le coquin !

S I M O N , *arrêtant Jeannot.*

Alte là. J'exige encore que tu ne sortes pas, toi, et que tu ne répondes à tous ceux qui viendront, que par

ce seul mot. . . . *Ziste*. . . . Je te donnerai cent écus pour épouser Suzon,

J E A N N O T.

Cent écus ! Allons , monsieur , faisons ronfler *Ziste* et *Zeste*.

A I R : *Guillot a des yeux complaisans.*

D'complaisance pour être heureux,
Monsieur , n'oyons pas chiches ;
Nos femmes nous aimeroient mieux,
Quand nous serons plus riches.

D U V A L.

Il a raison.

Quoique souvent l'amour pour rien
Regarde la richesse,
Je crois qu'il faut un peu de bien
Pour nourrir la tendresse. (bis.)

S I M O N.

Eh bien , as-tu pris ton parti ?

D U V A L , *avec effroi.*

Disposez du sort de votre neveu.

S I M O N.

Sur-tout gardez-vous bien de laisser échapper aucun mot,

D U V A L.

Non , mon oncle.

S I M O N.

Ni de faire aucun signe d'intelligence.

J E A N N O T.

Oh ! monsieur , pas si bêtes.

S I M O N.

Pour en être plus certain , je vais me cacher. . . . sous cette table , et j'exige que tu sois assis à côté de moi.

D U V A L.

Mais , mon oncle , vous serez fort mal.

S I M O N.

Et si je veux être mal à mon aise, que t'importe? Je ne suis pas un nouveau marié, moi; je ne m'attendais pas à passer la nuit sur les roses.

D U V A L.

Au surplus, vous êtes le maître.

S I M O N.

Lorsque je paraîtrai, vous pourrez parler.

J E A N N O T.

Nous n'y manquerons pas. . . . Cent écus pour dire ziste! A ce prix-là, monsieur, si vous voulez, je recommencerai tous les jours.

D U V A L.

Quel supplice! Pourrai-je y résister?

S I M O N.

On entre; souvenez-vous des conditions.

S C E N E V I I I.

SUZON, DUVAL et JEANNOT *assis*,
SIMON *sous la table*.

S U Z O N, *accourant*.

MONSIEUR, monsieur, réjouissez-vous. M. et Mad. Serré sont allés se coucher : j'ai enfermé vos importuns à triple tour, dans la grande salle, et madame est dans sa chambre.

(Duval fait un mouvement pour se lever, et son oncle le tire par son habit.)

S U Z O N.

A I R ; *Le briquet frappe la pierre.*

Ah! monsieur, comme elle est belle!

Je crois qu'on n'a vu jamais
Tant de grace, tant d'attraits.
Dans les regards d'Isabelle,
Les miens ont lu tour-à-tour,
L'espoir, la crainte et l'amour. (bis.)

Elle rêve, elle soupire,
Se tait ou parle tout bas ;
Mais l'œil dit plus en ce cas
Que la bouche ne peut dire.
L'amour a pour vous, monsieur,
Sonné l'instant du bonheur ;
Oui, du bonheur ; oui, du bonheur. (bis.)

D U V A L, *en soupirant.*

Zeste!

S U Z O N.

Oh! oh! Jeannot, que veut donc dire ton maître?

J E A N N O T.

Ziste.

S U Z O N.

Est-ce que vous n'entendez pas ce que je viens vous annoncer?

D U V A L.

Zeste.

S U Z O N.

Mais vous avez donc perdu la tête l'un et l'autre?

J E A N N O T.

Ziste.

S U Z O N.

Ah! ça, je te prie de ne pas faire le mauvais plaisant, ou bien. . . .

J E A N N O T.

Ziste.

S U Z O N, *lui donne un soufflet.*

Tiens, voilà pour ta récompense; et vous, monsieur, c'est-à-dire que vous n'aimez plus madame : le contrat a déjà produit son effet.

D U V A L, *comme pour dire non.*

Zeste.

S U Z O N.

Eh bien, pauvres femmes ! mariez-vous donc ? A peine avons-nous dit le fatal oui, qu'au-lieu d'un amant empressé, nous ne trouvons qu'un mari de glace.

A I R : *Des Visitandines.*

Mais, si vous m'en croyez, mesdames,
Il faut tourmenter vos époux ;
Pour ranimer un peu leurs flâmes,
Contraignez-les d'être jaloux. (*bis.*)
Pour les rendre doux et traitables,
De rigueur sachez-vous armer ;
Moins vous paraîtrez les aimer,
Plus vous leur paraîtrez aimables. (*bis.*)

Je vais faire part à madame de mes petites réflexions.

D U V A L et J E A N N O T, *la retiennent.*

Zeste. . . . Ziste.

S U Z O N.

Il n'y a ni ziste ni zeste qui tienne : vous avez beau m'arrêter, je saurai bien appeler madame d'ici. Madame, madame ; venez vite, madame.

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, ISABELLE.

ISABELLE, *allarmée.*

QU'EST-CE, Suzon ? Pourquoi crier si fort ? Mon mari se trouve-t-il mal ?

SUZON, regardant Duval avec ironie.

Ma foi, madame, je ne sais pas comment il se trouve : voyez vous-même. Pour moi, je vais vous amener nombreuse compagnie.

SIMON, sous la table.

Voilà la grande crise.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* SUZON.

ISABELLE.

DUVAL, que signifient les paroles de Suzon, et l'air que je te vois? Quoi! tu ne me dis rien? Cher époux, tu sais combien je t'aime; tu sais que tu me donnerais la mort, si tu cessais de m'aimer!

AIR; *Des Echos.*

Dis-moi que ta tendresse,
De l'amour qui me presse,
Ressent la douce ivresse
Dans nos aimables nœuds.
Mon cœur, je te l'atteste....

D U V A L.

Zeste.

ISABELLE, à Jeannot.

D'où lui vient cet air triste?

J E A N N O T.

Ziste.

ISABELLE.

Qu'ont-ils donc tous les deux?

S I M O N, à son neveu.

Fort bien, de toi, voilà ce que je veux.

I S A B E L L E .

Même Air.

Explique-toi, de grace;
Quel destin me menace?
Cet air froid qui me glace,
Me déchire le cœur.
Si le tien me déteste. . .

D U V A L , *vivement.*

Zeste.

I S A B E L L E , *à Jeannot.*

Tu vois bien qu'il persiste.

J E A N N O T .

Ziste.

I S A B E L L E .

Amant faux et trompeur,
Quel prix tu réservais à mon ardeur !

S I M O N , *à Duval qui veut parler.*

Doucement, doucement ; prends garde à toi.

(Duval se jette aux genoux de sa femme, lui fait, par signes, mille protestations. Il se relève, en voyant arriver sous les Personnages conduits par Suzon. M. Serré et sa femme sont en déshabillé de nuit ; les autres sont un peu avinés.)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

I S A B E L L E .

A I R : *Du port Mahon.*

AH ! laisse-moi, barbare ;
Je vois quel sort pour moi se prépare.
Il faut qu'on nous sépare,
Dès demain, s'il vous plaît.

TOUS LES CONVIVÉS, *l'un après l'autre.*

Qu'est-ce que c'est? *(bis.)*

Mad. SERRÉ.

Fort bien, mon gendre; j'apprends de belles nouvelles.

SIMON, *à part.*

Bon; voici la compagnie que j'attendais.

M. SERRÉ.

De la douceur, petite famotte, de la modération.

Mad. SERRÉ.

Oui, mon cher petit chou-chou, vous allez voir. *(avec fureur.)* Répondez, beau mari de neige. Vous êtes encore un plaisant original! Avez-vous épousé notre fille pour la mépriser le jour même de ses nocés?

DUVAL, *poliment, comme pour lui assurer le contraire.*

Zeste.

Mad. SERRÉ.

Qu'est-ce à dire; zeste? Savez-vous que je vous arracherai les yeux, que je vous étranglerai?

M. SERRÉ.

Tout beau, famotte, tout beau. Dieu merci, j'ai de l'éloquence; il n'y résistera pas. Or sus, mon gendre, si vous connaissez les lois, citez-m'en une qui vous autorise. ...

DUVAL, *le repousse avec impatience.*

Zeste.

M. SERRÉ.

Oh! oh! Cet homme est fou.

Mad. SERRÉ.

Voyez, voyez comme il s'agite, comme il a l'œil égaré!

LE CHIRURGIEN.

Il n'y a qu'à, sandis! le saigner bien vite au milieu du front.

LE MAGISTER.

Non : il faut le mettre sous ma discipline... je le... Suffit.

LE NOTAIRE.

Faisons mieux : prenons acte de sa folie, et nous obtiendrons facilement un prompt divorce.

(Le Notaire va écrire au bout de la table. Duval furieux, saisit le papier, et le déchire.)

SUZON.

Madame, chargez-vous du maître, je me charge de frotter le valet comme il faut.... Parle, fripon! parle, impudent!

J E A N N O T , fuyant.

Ziste, zeste.

(Il tourne autour de la table, en faisant signe de regarder dessous. Enfin, impatienté, il renverse la table, et s'écrie :)

Il a paru, nous pouvons parler.

S U Z O N , faisant un cri de joie.

Ah! voilà le sorcier qui les ensorcelait.

(Tous les Acteurs font tableau sur un côté du Théâtre. Simon reste quelque tems dans la posture où il était sous la table.)

Mad. S E R R É.

Comment donc, c'est M. Simon?

S I M O N.

Eh! oui vraiment, c'est moi. Ah! ah! c'est donc ainsi que vous me priez de la noce?

D U V A L , aux genoux de sa femme, dit fort vite :

Chère épouse, je puis enfin te parler, et te dire combien je t'aime, combien je t'adore!... Mon cœur...

I S A B E L L E.

Laisse-moi, perfide, je ne veux plus te voir.

D U V A L.

Mon oncle, elle me fuit.

S I M O N.

Là, là, ma belle mariée, ne boudez plus mon neveu; c'est moi qui l'ai forcé à faire tout ce qu'il a fait. Vous saurez mes raisons. En attendant, j'embrasse la petite : elle a montré de la douceur dans un moment où plus d'une femme aurait fait le diable à quatre.... Qu'en dit madame Serré, ce cher petit mouton ?

Mad. S E R R E.

Laissez-moi tranquille, vieux fou ! Le voilà bien content; il a fait des siennes.

S I M O N.

Touchez là, mes amis, et sans rancune. Je suis arrivé trop tard pour la noce ; eh bien, je serai du lendemain : il vaut quelquefois mieux. Pour payer la malice que j'ai faite aux amans, je leur donne mon consentement et mon bien. Et vive la joie !

J E A N N O T.

Monsieur, il y a encore Jeannot et Suzon qui sont là les bras croisés.

S I M O N.

C'est juste. Voici les cent écus que je t'ai promis pour l'épouser.

S U Z O N.

Ma foi, monsieur, permis à vous d'avoir des caprices ; vous les payez trop bien.

C H Œ U R.

A I R : De la Fête du Château.

Quel ravissement !

Quel doux moment !

O jour d'ivresse !

Dans ces nœuds flatteurs,
Livrez vos cœurs à la tendresse.

DUVAL

D U V A L et J E A N N O T.

Ton amant
Constant.

Va te prouver combien il t'aime.

I S A B E L L E et S U Z O N.

Heureux
De tes vœux,
Mon cœur en fait son bien suprême.

C H Œ U R.

Quel ravissement !
Quel, etc.

L E M A G I S T E R, à tout le monde qui se retire, s'écrie :

Eh! mes amis, je me rappelle la fin de mon épi-
thalame.

D U V A L, impatienté.

Encore! Ma foi, c'en est trop aussi.

L E M A G I S T E R.

Hymen, amour,
Réunissez-vous en ce jour;
Descendez de la voûte céleste....

D U V A L.

Quoi! ils sont encore si loin? Monsieur le Magis-
ter, nous irons au-devant d'eux.

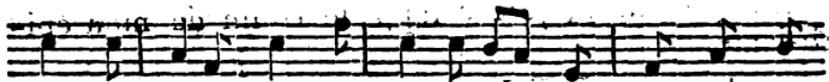
V A U D E V I L L E .

Paroles et Musique du Citoyen L E G E R .

S I M O N .



Plein de la plus vi-ve ardeur, un a-mant sen-



sible et tendre craint de per-dre le Bon-heur qu'on lui



fait par trop at-ten - dre. Toujours pressé de jouir



d'un bien qu'il trouve cé-les - - - te, Il n'aime point à



lan-guir en-tre le Zis-te et le Zes-te, En-tre le!



Zis-te et le Zes - - - te.

M. S E R R É .

Ptès du beaux-sexe, à vingt ans,
 Mes feux ne pouvaient s'éteindre.
 Des maris et des amans

Mes succès me faisaient craindre.
J'ai valu mon pesant d'or,
Ma tendre moitié l'atteste.
Maintenant je suis encor
Entre le Ziste et le Zeste. (Bis.)

J E A N N O T.

On d'vait à tous les brigands,
Sans pitié, faire la guerre,
Et pourtant de ben des gens
L'impunité nous désespère.
D'les ménager, on a tort.
Si l'on n'enchaîne le reste,
Nous serons long-tems encor
Entre le Ziste et le Zeste. (Bis.)

I S A B E L L E.

Lorsque par de grands essais
On brigue votre suffrage,
L'Auteur veut qu'un grand succès.
Soit le prix d'un grand ouvrage.
(Mais aujourd'hui, Messieurs,)
Si vous daignez, sans rigueur,
Voir cette ébauche modeste,
Laissez la Pièce et l'Auteur
Entre le Ziste et le Zeste. (Bis.)

F I N.